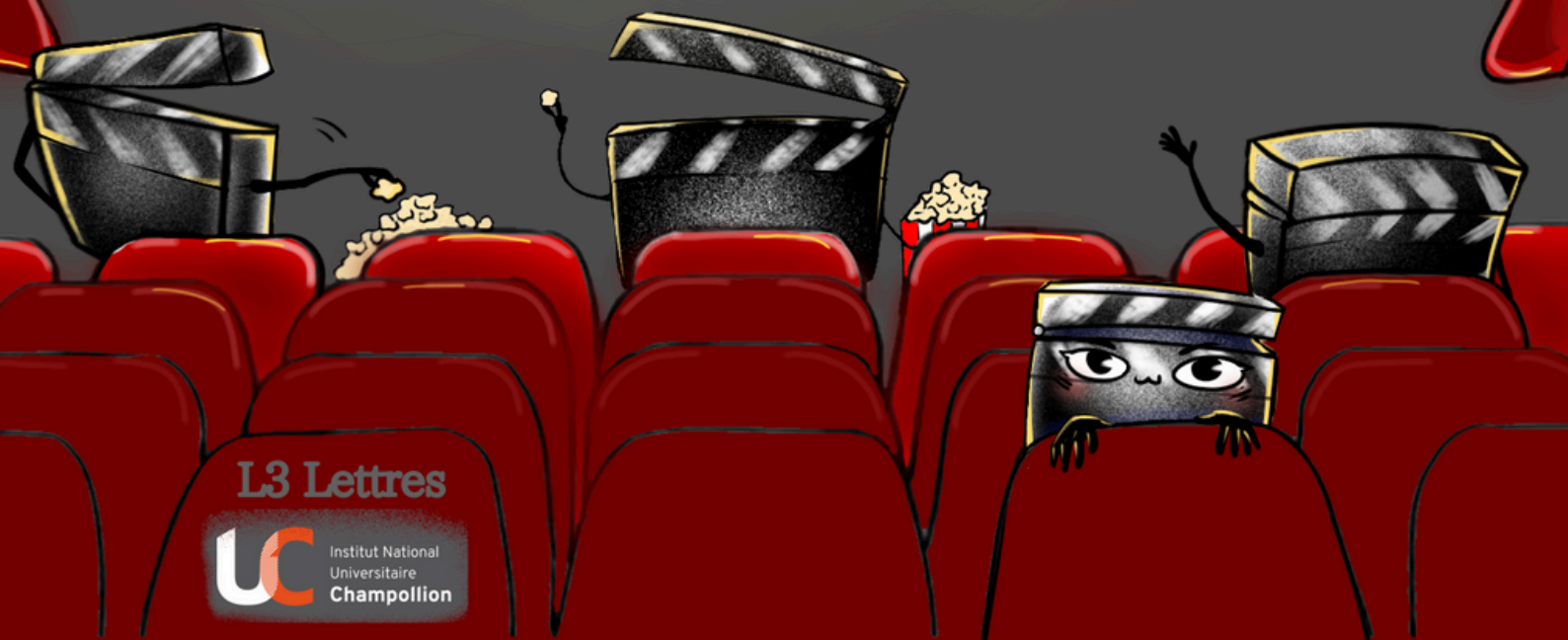


L'Æilleton

N°4

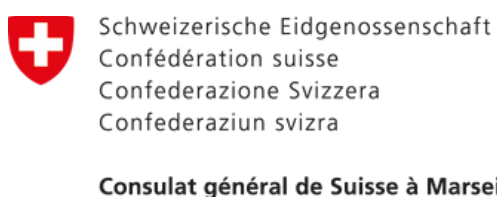


L3 Lettres



Institut National
Universitaire
Champollion

SPONSORS DU FESTIVAL



SOMMAIRE

Edito.....	4
Article sur la masterclass la musique au cinéma.....	5-6
Portrait de Philippe Béziat.....	7
Reprises.....	8
• <i>Enzo</i>	9-10
• <i>Marcel et Monsieur Pagnol</i>	11
• <i>Amélie ou la métaphysique des tubes</i>	12-13
Films hors-compétition.....	14
• <i>Grand Ciel</i>	15-16
• <i>Ma Frère</i>	17
Compétition de courts-métrages.....	18-23
Le saviez-vous ?.....	24-25
Notre affiche de promotion de l'OEilleton.....	26
La programmation d'aujourd'hui.....	27



EDITO



Chers lecteurs, chères lectrices,

Après le doute, place au sourire. L'Œilleton n'est pas qu'un outil sérieux : il aime aussi jouer, détourner, provoquer des clins d'œil. Ce quatrième numéro est celui de la légèreté, du pas de côté et de l'ironie qui dégonfle les certitudes.

Regarder autrement, c'est aussi accepter de rire un peu du monde et de soi-même. Car l'humour est une manière subtile de dire le vrai : il révèle ce que la gravité cache et il ouvre des brèches là où l'on croyait les murs solides. Ici, chaque texte est une pirouette, chaque image un clin d'œil et chaque page une invitation à sourire tout en réfléchissant.

Et puisque l'ironie aime se mêler au réel, rappelons qu'alors que le froid s'installe, quoi de mieux qu'une soirée confortable devant un film ? La 29e édition des Œillades vous le permet : pour la première fois, la Nuit du cinéma s'invite au festival. Trois films autour de la thématique des Arts viendront illuminer l'écran, et la soirée se déroulera en présence de Philippe Béziat, réalisateur de deux longs-métrages programmés ce vendredi. Une manière de commencer le week-end sur une note à la fois divertissante et enrichissante, où le rire et la culture se donnent la main.

Nous espérons que ces pages vous feront sourire, réfléchir autrement et peut-être même rire à contretemps. Car le rire n'est pas une distraction : il est une arme douce, une lucidité joyeuse. Il permet de prendre du recul, de désamorcer les discours trop sérieux et de rappeler que la pensée critique peut aussi se nourrir de l'ironie.

Ce numéro est une pause joyeuse dans le parcours : un moment où l'on accepte que la lucidité puisse passer par le jeu, que l'esprit peut s'aiguiser en riant. L'Œilleton s'amuse, et il vous invite à en faire autant. Bienvenue dans ce quatrième pas. Que le regard s'amuse, et qu'il trouve dans le jeu une autre forme de vérité.

Elwynn et Evaelle



Tout sauf un fond sonore

On l'entend sans toujours l'écouter. Elle surgit, s'installe, parfois s'efface. Elle fait battre le cœur d'une scène, trembler une silhouette, pleurer un silence. La musique au cinéma, c'est bien plus qu'un accompagnement : c'est une voix, une émotion, une architecture invisible. Et cette année, Les Œillades lui offrent une place de choix.

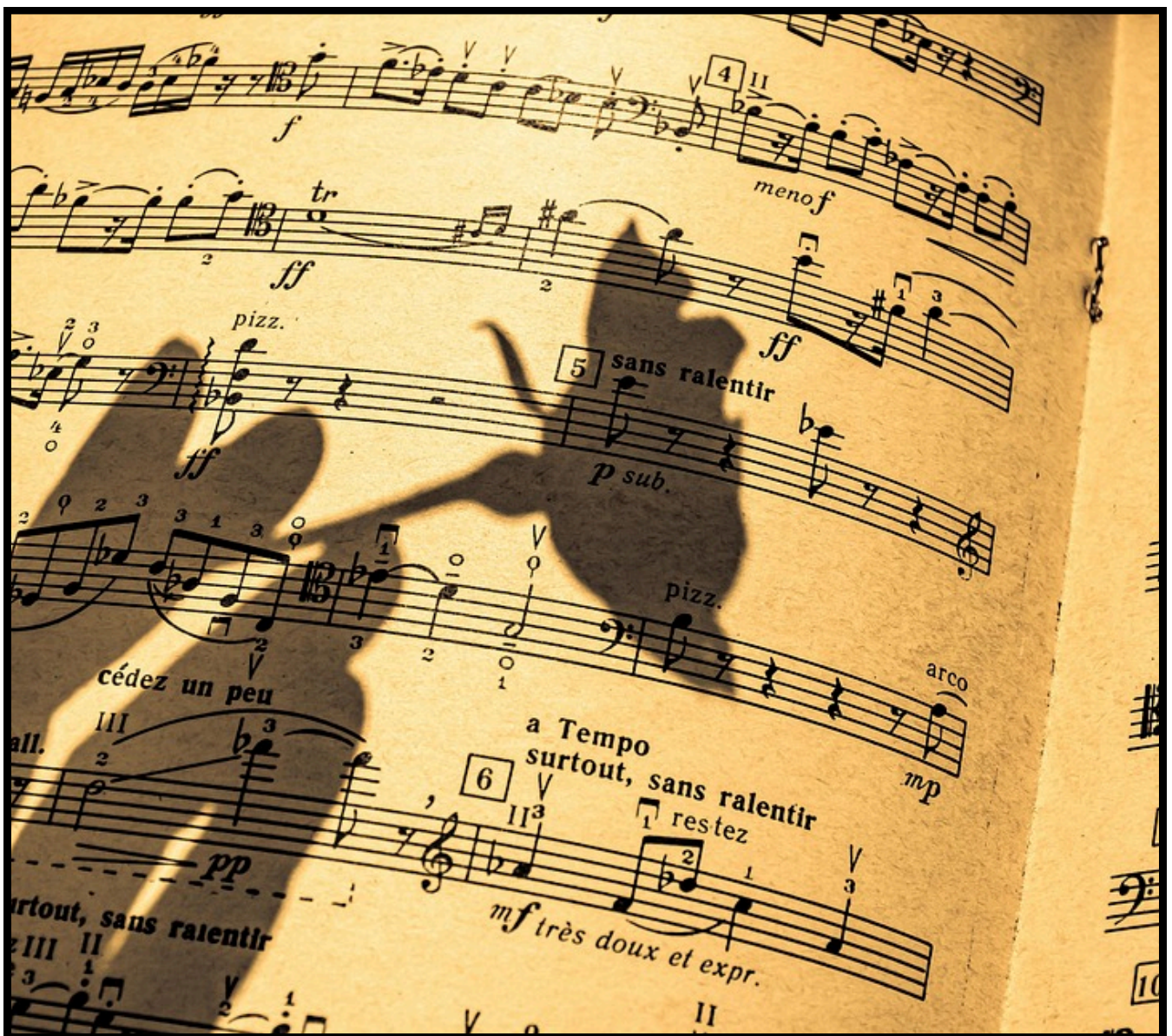
Le samedi matin, de 10h à 12h, dans la salle Athanor, une masterclass exceptionnelle est animée par Michel Petrossian. Compositeur, écrivain, historien, philologue... rien que ça. Un homme qui connaît les notes comme d'autres connaissent les mots, et qui sait les faire parler à l'image. Et rassurez-vous : pas besoin d'avoir fait dix ans de solfège pour suivre. Ici, pas de jargon inaccessible ni de partitions indéchiffrables : juste une rencontre ouverte à tous ceux qui aiment le cinéma, la musique... ou simplement les histoires bien racontées.

On y découvre comment une mélodie peut transformer un plan banal en moment inoubliable. Comment un silence musical peut être plus fort qu'un cri. Comment les compositeurs travaillent avec les réalisateurs pour créer une alchimie qui dépasse le visible. Bref, on apprend que la musique au cinéma, ce n'est pas juste "ce truc qui fait peur dans les films d'horreur" ou "le thème qu'on fredonne en sortant de la salle". C'est une écriture à part entière. Une manière de raconter sans mots. Une mémoire sonore qui reste bien après que l'écran soit redevenu noir.

Et cette masterclass s'inscrit dans une édition des Œillades particulièrement riche : du 18 au 23 novembre 2025, Albi devient la capitale du cinéma francophone. Cinquante films, dont 31 avant-premières prestigieuses, 12 longs métrages en compétition pour le Prix du Public, une carte blanche au distributeur Jour2Fête, des débats, des rencontres, et même un hommage à Émilie Dequenne pour son rôle marquant dans Rosetta. Autant dire que la musique n'est pas la seule à faire vibrer le festival, mais elle y occupe une place de choix.

Alors si vous avez envie de tendre l'oreille, de voir les films autrement, ou simplement de passer deux heures en bonne compagnie, ne manquez pas cette masterclass. Vous ne regarderez plus jamais un générique de la même façon. Et qui sait... Peut-être qu'en sortant, vous aurez envie d'écouter les films autant que de les voir.

Elwynn





Portrait du réalisateur Philippe Béziat

Ce réalisateur et scénariste français a reçu le César du meilleur film documentaire pour son dernier long-métrage documentaire au cinéma *Indes galantes*, sorti en 2020. C'est l'histoire de la rencontre entre un metteur en scène, Clément Cogitore, une chorégraphe, Bintou Dembélé, et trente danseurs de hip-hop de krump et break. Des danses dites "de rue", provenant des ghettos américains. Ils modernisent ensemble un chef-d'œuvre d'opéra baroque de Jean-Philippe Rameau, *Les Indes Galantes*, un mélange étonnant ! C'est ce qui fait tout l'intérêt que l'on porte pour son travail. Nous sommes en 2009 quand il réalise son premier long-métrage pour le cinéma : *Pelléas et Mélisande*, le chant des aveugles. Il s'agit d'un film-opéra qui suit le travail du compositeur Olivier Py autour de l'œuvre de Claude Debussy en Russie.

Revenons à ses débuts. Philippe Béziat est diplômé de l'ESCP, l'École supérieure de commerce de Paris. Connu pour être passionné d'art, il a réalisé des portraits d'artistes-peintres comme Jean Dubuffet et James Ensor ou encore de l'artiste Jean Tinguely en 1994 sur France Culture, dans la rubrique "Une vie, une œuvre". Il cherche à partager au grand public des œuvres souvent méconnues, en les rendant accessibles à tous. Philippe Béziat souhaite mettre en lumière différentes formes d'art grâce à la captation vidéo. Ainsi, il filme des concerts classiques, des opéras, des festivals, du théâtre, et participe à leur retransmission. Il devient aussi scénographe en montant des spectacles comme *L'Enfance de l'art*, mis en scène avec Mirella Giardelli. Il a reçu le Molière du meilleur spectacle musical pour *La Grande-Duchesse*.

Il apparaît à la télévision, sur France 2, avec ses documentaires sur la musique classique, dont *Passions d'opéra*, *60 ans d'art lyrique à Aix-en-Provence* ou *Les Musiciens du Louvre - Paroles d'orchestre*. Il a produit des courts métrages comme *Cinq heures cinq* ou *Le JT, Petit Opéra*, inspiré de *Fearful Symmetries*, une symphonie de John Adams. Il capte des spectacles comme *La Pietra del Paragone de Gioacchino Rossini* ou *L'incoronazione di Poppea*, un opéra-rock d'après Monteverdi, ainsi que *Les Contes d'Hoffmann* mis en scène par Olivier Py. Nous pouvons bien affirmer qu'il s'est distingué par sa vocation à associer le film et l'art, la musique et l'opéra, le théâtre, et même la peinture en parvenant à porter le documentaire au cinéma.

Films en...



REPRISE



Enzo : grandir dans le silence

Avec *Enzo*, Laurent Cantet et Robin Campillo renouent avec ce cinéma du réel, observateur, teinté de discrétion dans ses prises laissant place aux gestes plus que la parole. Le film capte avec finesse la fragilité de l'identité en devenir d'Enzo, seize ans, issu d'un milieu bourgeois. Il s'engage dans un cursus différent de ce que ses parents voudraient lui imposer. Il est celui qui "décroche", celui qui ne suit pas le parcours scolaire classique. La phrase d'Enzo : "J'ai des ambitions toutes petites moi." résume à elle seule le décalage entre les attentes parentales et la liberté qu'il cherche à travers la maçonnerie. Le chantier devient alors un refuge, un espace où se découvrir en mettant de côté sa colère interne.

La mise en scène se fait volontairement discrète, presque effacée, laissant place aux tâtonnements et à l'hésitation permanente qui façonne le jeune homme. L'absence totale de musique, hormis lorsque l'acteur interagit avec en la mettant lui-même, renforce cette sensation de réalité. Campillo n'explique rien : il montre. On retrouve là l'écriture que Laurent Cantet avait co-élaborée avant sa disparition. Le film nous place dans cette zone d'incertitude où Enzo évolue. La dimension sociale du film s'enrichit de la situation personnelle de Vlad, collègue ukrainien d'Enzo : sa famille restée à Kiev, les papiers qu'on lui a donnés pour retourner se battre. La guerre est évoquée, mais jamais frontale. Elle est hors-champ, mais suppose une menace constante sur les épaules de l'ukrainien, qui devient pour Enzo une figure fraternelle, un repère dans son brouillard.

La relation entre Enzo et Vlad est au cœur du film et traitée avec une délicatesse remarquable. Le film ne cherche jamais à catégoriser ou expliquer la nature exacte de ce lien ; il montre plutôt ce qui circule entre eux : l'admiration, l'apprentissage mutuel. Le choix de conserver les dialogues en ukrainien sans sous-titres nous force à écouter autrement tout comme Enzo.

Mais ce lien, tendre et pudique prend une tournure déroutante, révélant l'égarement affectif du jeune homme à l'encontre de son collègue. Est-ce de l'amour ? De l'admiration ? Une projection ? Le film ne tranche jamais. Il laisse naître une ambiguïté presque malaisante. Le film touche, mais il désarçonne aussi. Sa structure semble parfois éclatée, les scènes s'enchaînent sans jamais créer un lien avec la suivante et laisse entrevoir une faille : un jeu d'acteur parfois trop atténué sur les émotions notamment lors de moments forts où l'on en attendrait plus.

Pourtant, Enzo se démarque : il capture ce moment suspendu entre deux mondes, celui qu'on quitte sans le savoir et celui qu'on ne sait pas encore choisir. Il ne nomme pas. Il ne démontre pas. Il fait ressentir. Et c'est là, malgré ses fragilités, qu'il trouve sa plus belle vérité.

Léa L.





Un rêve d'enfance animé

Sylvain Chomet signe une animation sensible et poétique à travers *Marcel et Monsieur Pagnol*, rendant un véritable hommage au grand artiste provençal. Le biopic offre un voyage au cœur de la vie et des rêveries de Marcel Pagnol, retraçant sa gloire.

Chargé par une rédactrice d'un magazine féminin d'écrire un feuilleton littéraire sur son enfance, l'écrivain voit ressurgir, au fil des pages, le petit Marcel qu'il fut jadis. Ainsi se crée un dialogue imaginaire entre le petit enfant émerveillé qu'il était, et son lui accompli. Tout au long du film, les deux temporalités s'entrelacent avec délicatesse offrant des moments plus que touchants. Chomet offre alors un film visuellement somptueux par des couleurs chaudes, une lumière dorée, et des paysages baignés de soleil, un hommage offrant une pointe de magie à la mémoire de Pagnol.

L'animation, fluide et expressive, traduit à merveille la tendresse et la mélancolie du regard pagnolique. A cela s'ajoute une musique discrète mais envoûtante, accompagnant parfaitement cette promenade entre réalité et imagination, renforçant le sentiment d'un retour à l'enfance. La création artistique est moteur de vie à travers les œuvres de Pagnol : théâtre, cinéma parlant, écriture. La mise en abyme du film parlant rappelle notamment son ambition de sauver le cinéma français de l'occupation allemande et des cinémas américains.

Cependant, malgré cette beauté esthétique, *Marcel et Monsieur Pagnol* présente un scénario trop linéaire et didactique. La vie de l'auteur est résumée à travers grandes ellipses temporelles, et certains événements sont assez évasifs, présentant un résumé assez rapide de sa vie. De même, la voix de Laurent Lafitte pour incarner Pagnol peine à restituer son accent et sa chaleur, rompant parfois l'émotion transmise. Néanmoins, le film demeure un beau clin d'œil à Marcel Pagnol et à sa Provence éternelle. Chomet célèbre sa mémoire, tout comme le rappeur marseillais SCH qui prête sa voix à la bande originale de l'animation, véritable symbole générationnel.



“Le début de ton prénom signifie pluie”

Une délicieuse plongée dans l'enfance d'Amélie Nothomb alors qu'elle vit ses trois premières années au Japon avec sa famille belge. Ce film d'animation conçu en modélisation 3D est coréalisé par Liane-Cho Han et Maïlys Vallade, avec une alliance franco-japonaise qui est bien retrouvée dans le film. Distribué par la maison indépendante Haut et Court, lauréat du Prix du Public au Festival d'Annecy et présenté au Festival de Cannes, c'est un petit bijou du cinéma d'animation grâce à son mélange de réalité, d'imaginaire ainsi que de cultures.

Cette création a été réalisée à partir du livre autobiographique d'Amélie Nothomb, *Métaphysique des tubes*, paru en 2000, où la petite Amélie, qui ne naît vraiment qu'à deux ans et demi, porte un nom japonais et nous emmène dans son monde en voix off. On découvre un univers familial où l'on peut se reconnaître, tout en étant surpris par les réactions de cette petite fille et ébloui par la fantasmagorie des images projetées par son esprit. Les réalisatrices avaient échangé sur ce livre entre elles alors qu'elles travaillaient déjà ensemble, et se sont lancées dans une adaptation complexe, d'après leur interview du 24 juin 2025 pour le Centre National du Cinéma et de l'image animée.

Mais qu'est-ce que ce titre veut dire ? Quel rapport avec les tubes ? La réponse se trouve dans la métaphore de la carpe japonaise, qui engloutit tout et ne garde rien, le non-être. C'est un titre qui annonce les enjeux philosophiques existentiels voire ontologiques de l'histoire que nous raconte cette petite fille d'à peine trois ans, un être qui se perçoit indépendamment de ses déterminations. On adopte son propre regard d'enfant qui découvre le monde qui l'entoure, de façon très particulière, en se prenant pour Dieu. Elle va s'ouvrir aux autres grâce à sa nourrice Nishio-San, venue en aide à ses parents, dès le moment où cette dernière lui fait découvrir un livre fantastique. Ce moment frappant du film fait référence à la littérature en tant qu'art de l'appréhension du

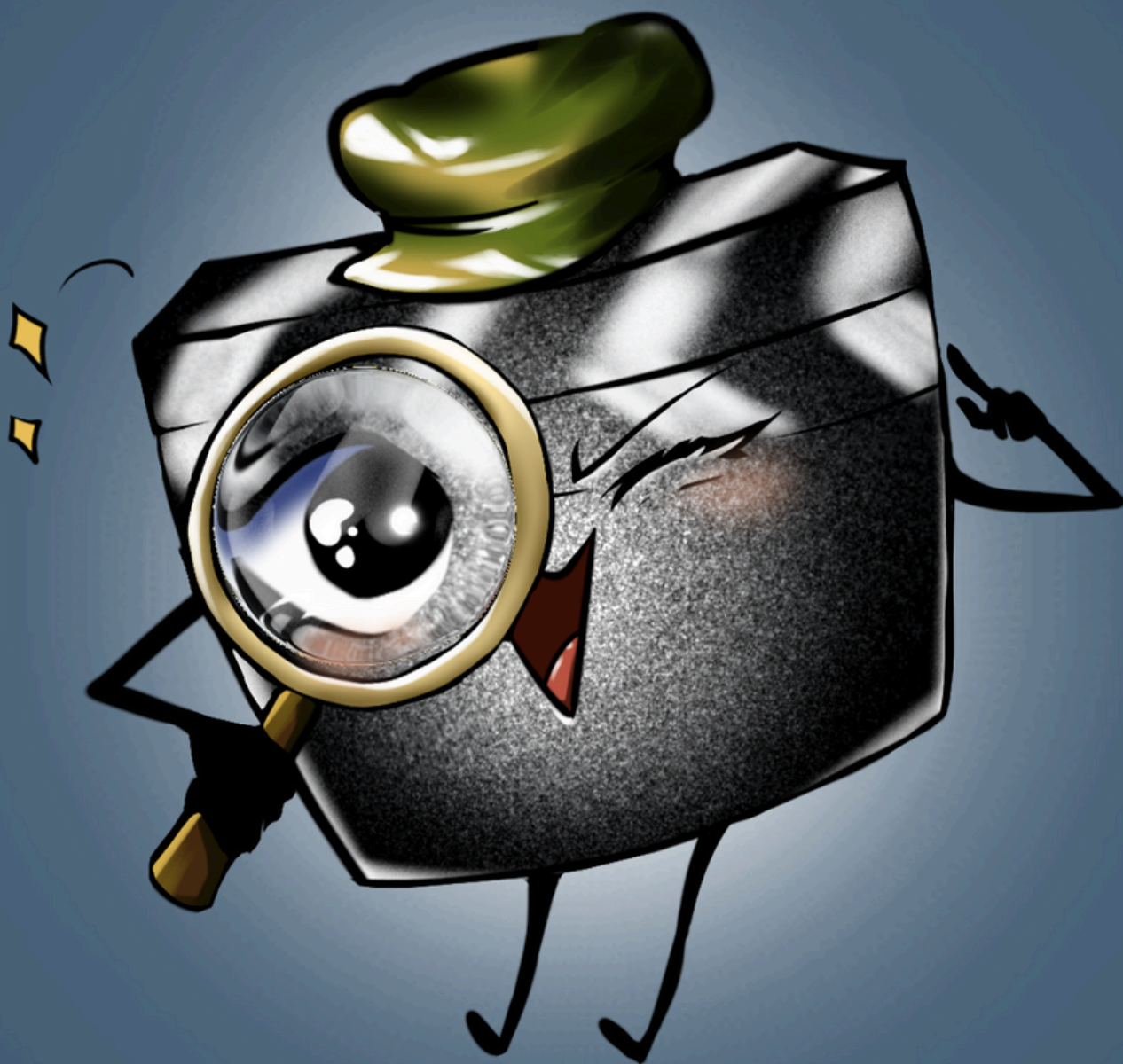
monde, selon moi. D'autres moments forts nous laissent une merveilleuse image des émotions. Son éveil à la vie grâce au plaisir du chocolat blanc, la préparation de la fête des morts par la construction d'un petit radeau transportant une bougie à déposer dans le fleuve, le bocal dans lequel elle ramasse la beauté de la nature pour l'offrir à Nishio-San pour la consoler. De même, la salle se met à rire quand elle apprend qu'un jour spécial en l'honneur de la carpe japonaise cerf-volant est destiné aux garçons.

La poésie de l'image vient se mêler à la musique de la compositrice japonaise Mari Fukuhara, le piano s'allie à toute une symphonie qui souligne l'intention de transmettre les émotions de cette petite fille. Le mélange des cultures est magnifié par cette mélodie et par la dimension poétique du film qui s'attache aux couleurs et aux saisons pour faire transparaître ses sentiments. Des dialogues pertinents laissent place à des moments uniquement musicaux, où le langage n'est pas nécessaire pour comprendre. Cet univers touche à des réflexions sur la mort, la fraternité, l'amitié, la méchanceté, le souvenir et l'amour : un régal pour l'esprit, les yeux et les oreilles.

Chloé



Films en Avant-Première...



HORS COMPÉTITION



L'hymne à l'enfance

Le film de Lise Akoka et Romane Guéret : *Ma frère*, est une critique sociale inclusive qui explore avec une tendresse particulière pour la jeunesse, le passage de l'enfance à l'âge adulte, par les yeux de deux amies de longue date, Shaï et Djeneba. Ensemble, elles ont connu une vie similaire au sein de quartiers plutôt défavorisés, où les jeunes n'étaient que très peu accompagnés. Des années plus tard, elles guident elles-mêmes une bande d'enfants pour une colonie de vacances, ces derniers ayant grandi également entre les tours de la Place des fêtes de Paris.

Le long métrage parcourt les échanges entre chacun, tout en prônant une émancipation face aux prises de la société actuelle qui fait encore face à des stéréotypes qui entraîne exclusion et racisme. Il laisse au contraire place à la diversité au sein d'un même groupe et met en avant le lien qui peut se créer dès l'enfance et se prolonger avec le temps malgré les hauts et les bas de la vie. L'exemple de ces deux jeunes femmes, montrent avec justesse et sincérité les moments simples mais importants, entre rires et larmes, amour et haine qui fait évoluer non pas sur le même plan, mais néanmoins ensemble.

Cette recherche de l'authentique se retrouve grâce aux nombreux plans rapprochés qui capturent l'instant même de l'émotion brute et sans filtre, qui se retrouve également sur le plan de la parole. En effet, la mise en scène par de jeunes acteurs non professionnels accentuent la spontanéité de l'échange. Les paroles sont souvent très crues et directes et se confondent avec celles des adultes, que copient naturellement les enfants. Leur diction naturelle et leurs tics de langage explorent, encore avec leur regard juvénile, les questions et les craintes qui accompagnent l'adolescence mais qui attisent pourtant la curiosité.

Ainsi, cela nous offre à voir un choc des générations qui se mêlent, se comparent et se complètent même parfois. Cette idée se retrouve par le choix des sons et de la musique. Des temps peu

nombreux mais malgré tout impactant car on y devine un mélange entre la jeunesse d'aujourd'hui et celle d'il y a quelques années. Des tubes récents mais toujours diffusés à la radio par exemple.

Le travail de l'ensemble des jeunes enfants peut être largement salué, car par la transparence de leurs émotions, ils laissent le plaisir de se retrouver dans leurs idées, leurs bêtises et leurs aventures. Tout comme les deux protagonistes de ce long métrage, qui ont su représenter avec brio la réalité de la vie en communauté, avec amour malgré les difficultés. *Ma frère* saura largement plaire par son humour décalé et son regard critique, malgré les sujets sensibles qui sont abordés.

Assya





Grand Ciel ou la descente en enfer

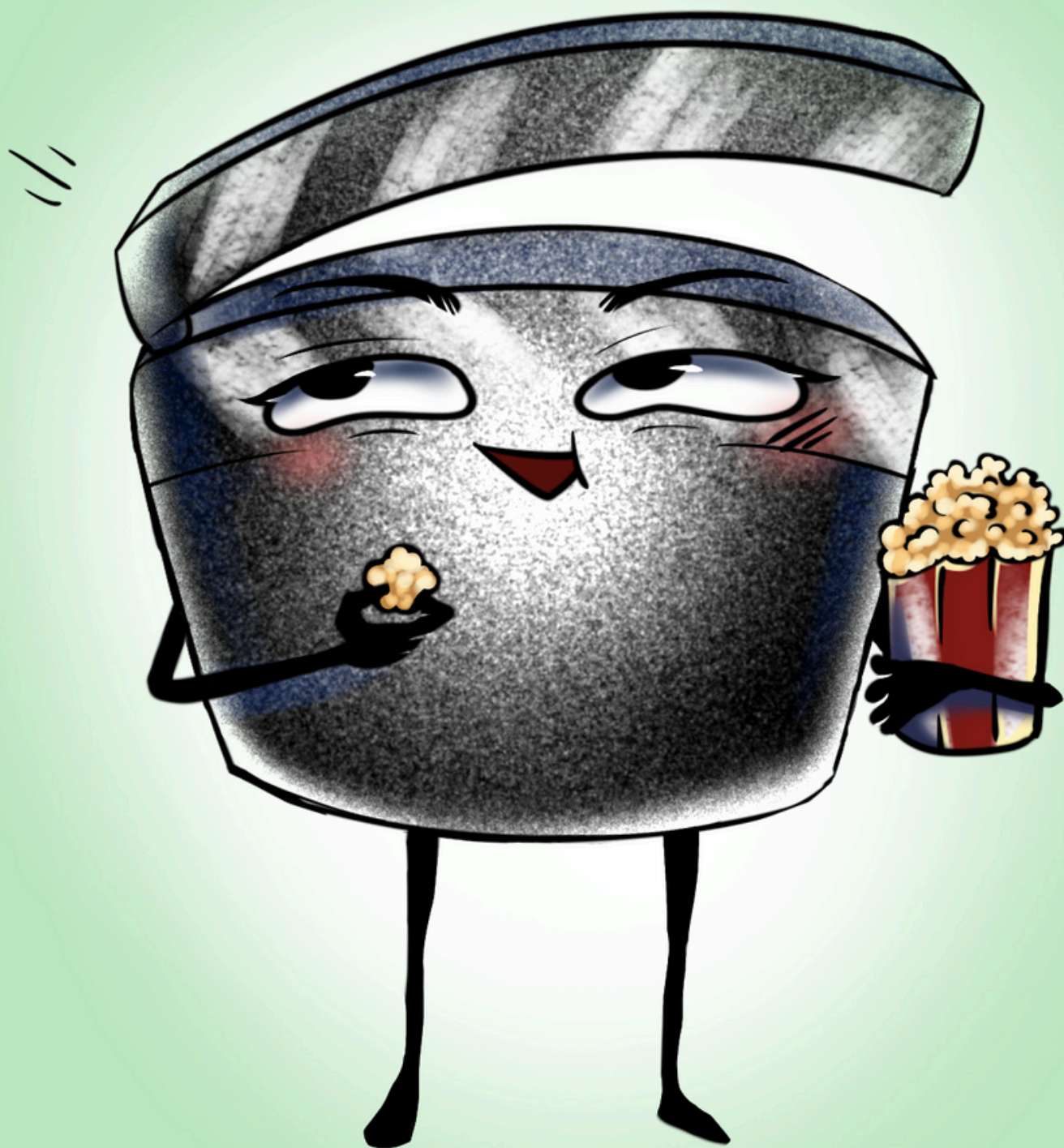
Grand Ciel est le premier long métrage de fiction d'Akihiro Hata qui sortira en salle le 21 janvier 2026. Le réalisateur nous plonge dans l'univers des travailleurs de nuit, effectuant le chantier pour le projet qui porte le titre du film "*Grand Ciel*". Cette infrastructure, dans sa conception, se veut être futuriste et accueillante : la preuve, la famille de Vincent, travailleur du chantier, rêve d'y habiter une fois la construction terminée. Cependant, quelque chose se trame : des disparitions inquiétantes font émettre beaucoup de suppositions et une remise en cause des conditions de travail des ouvriers.

La thématique du corps meurtri par le métier est un sujet particulièrement touchant. En ce sens, le choix de mettre en exergue une organicité rattachée au métier est encore plus impactant car elle révèle physiquement la dureté du de celui-ci. "C'est la maladie du béton", oralise un travailleur. Les gros plans sur la sueur, les cernes, les coups et la toux prenante des ouvriers sont des images fortes : ce béton qui ne veut pas se décoller de la peau, qui reste et s'étend comme une maladie, parvient à faire régner un climat glacial au sein de l'équipe de chantier.

A la manière d'un film d'horreur, tout est fait pour nous surprendre, notamment le travail remarquable sur les effets de sonorité, mettant en avant des bruits mécaniques de la vie quotidienne, qui finissent par se faire stridents et insupportables tel le marteau-piqueur. À cela s'ajoutent les tonalités froides des couleurs, principalement un gris-bleu. Même les éléments naturels sont rendus comme inanimés : la lumière du dehors est remplacée par des néons blancs, l'eau de la douche prend un aspect de boue lorsque Vincent se lave et cette poussière omniprésente sur le chantier prend un aspect de décomposition.

Pour ma part, j'ai aimé ce film car il résonne avec l'actualité de comment peut être le monde du travail d'aujourd'hui : un monde où l'on cache les failles, comme les fissures dans le béton, "ça s'effrite de partout".

Compétition de...



COURTS-MÉTRAGES

TITRES	CHOIX
D.S. AL CODA	<input type="checkbox"/>
AU GOÛT DU JOUR	<input type="checkbox"/>
LES PETITS MONSTRES	<input type="checkbox"/>
SOUS MA FENÊTRE, LA BOUE	<input type="checkbox"/>
ETE 96	<input type="checkbox"/>
I'M GLAD YOU'RE DEAD NOW	<input type="checkbox"/>
JOUR DE VENT	<input type="checkbox"/>

Synesthésie Dystopique

Que se passerait-il si nous écoutions ? Cette question, posée par le court-métrage *D.S AL CODA*, créé par un collectif de réalisateurs, a de multiples réponses. L'exceptionnelle animation dévoile la profondeur du personnage principal, le seul capable d'entendre pleinement les sons de la ville. Et, donc, de comprendre la forme qu'ils prennent, lui offrant un unique travail artistique. Son art devient un véritable mouvement social, qui captive la ville entière. Le son devient source d'art visuel, et se propage dans la ville tel un virus.

Si, au départ, l'animation surprend par son travail des couleurs, elle devient de plus en plus dystopique, au sens où elle est révélatrice du chaos auditif qui nous entoure. L'art qui se répand, métaphore du bourdonnement omniprésent de notre monde moderne, interroge le rythme de la vie quotidienne. Mais, pour autant, le court-métrage soulève une autre question : l'art ne risque-t-il pas de devenir, lui-même, un outil de contrôle ? C'est une œuvre frappante, à l'esthétique subtile et détaillée, qui mérite d'être attentivement visionnée.



Fashion Plague

Dans l'ère de la fast-fashion, où les personnalités se perdent dans le besoin de se conformer, Camille Britte propose une critique de la normalisation de la sur-consommation. *Au goût du jour* est un court-métrage frappant, réaliste dans ses dénonciations, qui offre un équilibre entre ton humoristique et, en un sens, dramatique avec des choix de réalisation épurés et des images juxtaposées. L'œuvre dénonce les entreprises et les acheteurs avec une réalité frappante : on fait tous partie du système.

Dans cette histoire, Fashion Day contrôle le monde. La vie est dictée selon les habits que chacun porte, habits qui décident si une personne peut passer un entretien de travail, ou non, ou encore si leur présence est acceptable dans la société. Le choix des costumes absurdes ne fait qu'accentuer l'exagération de notre société, en soulignant les problèmes écologiques et financiers qui accompagnent la fast-fashion. Cette remise en question sociale mérite un visionnage analytique et une remise du spectateur sur lui-même. Tout de même, l'œuvre souligne les limites des principes : quelles relations faut-il détruire pour se confronter au système ? Quelle est la place du militantisme dans la précarité ?

Le camion de l'amitié

Les petits monstres, un court-métrage écrit et réalisé par Pablo Léridon, laisse apercevoir la vie avec un handicap, et la marginalisation sociale qu'il implique. Ceux qui ont assisté à la diffusion des courts-métrages ont eu l'opportunité de poser des questions au réalisateur. Erwan, un jeune adolescent albinos et malvoyant à 80% et David, un enfant partiellement paralysé, sont encadrés par Ruby, dans "le camion de l'amitié". Ces deux garçons font face à une vie impactée par la vision sociale du handicap, mais pourtant, leur comportement dresse une sérieuse question : jusqu'où peut-on laisser passer les actions virulentes ?

Malgré un synopsis intéressant et une qualité de l'image prometteuse, ce court-métrage nous laisse quelque peu sur notre faim. L'utilisation du plan rapproché donne parfois une difficulté à rentrer dans le cœur de l'histoire et donc à apprécier pleinement le message transmis. Le jeu des acteurs est affecté par le scénario, qui, cependant, propose quelques perles d'humour et de sagesse qui touchent le spectateur attentif. Il nous semble toutefois intéressant d'aller voir ce court-métrage, pour goûter à sa sincérité et poser un regard nouveau sur le handicap et la gêne sociale qui l'entoure.



Dans mon cœur, le feu

Sous ma fenêtre, la boue est une analyse de la crise d'adolescence qui se dessine à travers des couleurs grises, ternes, et une animation 2D qui implique trois personnages : Emma, une jeune fille tourmentée par la colère et le rejet de sa mère, qui est internée, et sous la tutelle de Mamou, avec qui elle entretient une relation compliquée. Réalisé par Violette Delvoye, ce court-métrage explore les nuances de la colère d'une jeune fille, aliénée par le faux espoir des mensonges de sa mère et son désir brûlant pour une enfance normale.



La thématique de la perte de l'innocence est observée sous toutes ses formes : Emma, sous le feu de la colère, gratte un sticker du personnage d'Olaf collé à sa fenêtre, une image du rejet douloureux de l'innocence, mais se retrouve pourtant à regarder un enfant qui s'amuse dans le parc sous sa fenêtre. Cette métaphore fait écho au titre : après les pleurs, retour au bonheur. L'innocence est rejetée et pleurée, la complexité d'une enfant qui grandit est démêlée sous l'œil attentionné de Delvoye. C'est une œuvre simple, pleine d'émotions et du feu de l'humanité : un incontournable pour tout cinéophile qui se respecte !

Le poisson qui ne savait pas nager

Le court-métrage *L'Été 96* est un éloge nostalgique de l'enfance, réalisé et dessiné par Mathilde Bédouet. Cette œuvre cinématographique est une tendre lettre d'amour adressée à ses parents, au travers de Paul, un jeune garçon qui ne sait pas nager sans brassards. L'animation en 2D, colorié tel un dessin d'enfant en mouvement, exprime toute l'innocence que l'on cherche à transmettre au spectateur. Le choix des couleurs, plutôt primaires et douces, contrasté par l'omniprésence du blanc, met l'accent sur le moment présent vu par l'enfant.



Le jeu des couleurs prend toute son importance quand Paul découvre le monde marin dont les couleurs sont inversées. La vie s'inverse autour de lui, et il découvre une forme de paix. C'est alors une nouvelle étape de sa vie, nous introduisant dans l'aspect plus initiatique de ce court-métrage. L'enfance se confronte à la phobie de l'eau, et Paul en émerge métamorphosé. Tout au long de ces douze minutes, Mathilde Bédouet nous donne à ressentir la sensation de ces premiers instants de liberté : ici, la découverte de l'eau, sans brassards !



La douceur d'un citron

L'enfance est un citron. C'est ce que nous apprend *I'm Glad You're Dead Now*, un court-métrage lauréat de La Palme d'Or de Cannes, réalisé par l'acteur Palestinien Tawfeek Barhom, qui incarne le rôle de Reda, un homme d'âge-moyen tourmenté par les souvenirs de son enfance. Reda n'est pas seul sur l'île de son passé : son grand-frère, Abu Rushd, semblant atteint par une forme de démence, nous donne aussi à apercevoir la souffrance de ces deux frères.

Que ça soit au travers du tremblement de la caméra, et du style documentariste qui transmettent une humanité profonde, ou l'image du citron croqué, métaphore d'un traumatisme qui les liera à jamais, ce court-métrage est une fenêtre sur une souffrance qui affecte toute une vie. Ainsi, la douceur de la réalisation et l'amertume du souvenir donnent-ils au spectateur de goûter à la complexité de la vie humaine. C'est un court-métrage poignant et une interrogation importante de l'impact de la cruauté d'un parent.



Quand les feuilles tombent...

Prenez-vous le temps de regarder les feuilles tomber ? Appréciez-vous comme elles valsent, un tableau d'ambre et de vert, virevoltant et volant dans le vent ? *Jour de Vent*, une animation réalisée par un collectif, nous donne à vivre une journée passée au parc. Un court-métrage sans paroles, mais rempli de signification : le vent y devient un personnage à part entière et invisible qui permet la rencontre entre les gens. La simplicité fait toute la beauté de l'intrigue, chacun pouvant s'y retrouver.

C'est une belle animation, calme et douce, comme une étreinte chaleureuse qui rompt avec la succession d'intrigues émotionnellement lourdes. Le spectateur y trouve l'accès à la vie de ces personnages anonymes, personnages qui tissent des liens d'amour et de rupture, de peur et de joie, de colère et de paix, de vie et de mort... Une chose est sûre : dans les jours de vent, prenez le temps de regarder les feuilles tomber. Vous ne savez jamais ce qui pourrait vous arriver.



CONCLUSION

Assise dans les sièges noirs moelleux du Cinéma CGR Lapérouse, je n'attends qu'une chose. La salle, remplie par des collégiens de tout âge, bourdonne d'excitation alors que le réalisateur Pablo Léridon répond aux questions sur son court-métrage *Les petits monstres*. Au début de la diffusion, deux papiers ont été distribués. Les titres des œuvres ont été imprimés sur des petites cartes, en rouge pour les adultes, en noir pour les collégiens. Une fois la projection terminée, chacun a coché la case de son coup de cœur et a rendu son papier.

Cette compétition s'inscrit dans l'action ciné-collèges du festival, une entreprise qui ouvre le cinéma aux plus jeunes. Ces derniers ont attribué le prix du Jeune Public au court-métrage *Les petits monstres*. Le prix du Public, voté par les adultes, est allé à *Jour de Vent*. C'est une belle programmation qui vous est proposée et qu'on vous conseille, pour un visionnage subtil, beau et frappant. Ce sont des courtes critiques qui se proposent à vous, à l'image de la programmation proposée jeudi matin, et qui, on l'espère, sera proposée dans le futur.



LE SAVIEZ-VOUS ?

Les Œillades se jouent sur plusieurs scènes...



On imagine souvent un festival de cinéma comme une grande salle obscure, des fauteuils rouges qui grincent un peu, et un écran géant prêt à avaler nos émotions. Mais aux Œillades, le cinéma ne se limite pas à un seul lieu. C'est un véritable jeu de piste cinéphile : quatre espaces, quatre ambiances, quatre manières de vivre l'image. Et si vous pensiez qu'un film se regarde toujours de la même façon... Détrompez-vous !

On commence par l'Athamor, qui n'a pas toujours été une salle de cinéma. Avant d'accueillir des films, la salle Athamor a eu plusieurs vies. Ancienne halle aux grains, elle a ensuite été surnommée "le gymnase" par les Albigeois, avant de devenir une salle municipale dédiée aux spectacles. Autant dire qu'elle a vu passer des sacs de blé, des ballons de sport et des comédiens avant de se transformer en temple du cinéma. Aujourd'hui, avec ses piliers de briques et son atmosphère singulière, elle donne aux projections des airs de cérémonie. Ici, on se sent presque obligé de s'asseoir droit, comme si les murs eux-mêmes nous rappelaient qu'ils ont une longue mémoire.

Puis il y a la salle Arcé, intime et discrète, mais essentielle. Inaugurée en 1988 comme cinéma : art et essai de la Scène nationale d'Albi, elle cultive depuis plus de trente ans une programmation exigeante, fidèle à l'esprit des ciné-clubs. On y croise des amateurs de pépites cachées et des discussions qui s'étirent jusque dans le hall. En 2018, elle a fêté ses 30 ans avec Yolande Moreau en invitée d'honneur. Arcé, c'est la salle qui vous chuchote : « viens découvrir ce film que tu n'attendais pas ». Une parenthèse à taille humaine, qui a accompagné des générations de spectateurs curieux.

Impossible d'oublier le CGR Lapérouse, dont le nom évoque déjà l'aventure. Ici, on passe d'une comédie romantique à un drame social en changeant de couloir. Mais Lapérouse n'est pas qu'un carrefour de genres : il appartient au groupe CGR Cinémas, né en 1966 à La Rochelle, et s'est imposé comme le grand cinéma de centre-ville avant l'arrivée des Cordeliers. Longtemps lieu d'avant-premières et de débats, il a aussi traversé la crise sanitaire, rouvrant en mai 2021 avec des jauges réduites. Pendant les Œillades, il redevient ce carrefour où les spectateurs se croisent et se retrouvent, porté par l'énergie d'un cinéma populaire et accessible.

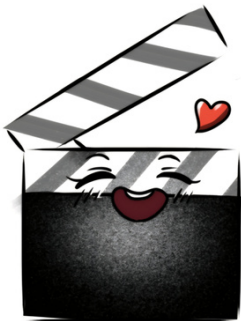
Et enfin, le CGR Les Cordeliers, dernière étape du parcours. Ouvert en décembre 2013, il est devenu le premier multiplexe du Tarn, symbole d'une nouvelle ère. Installé au cœur du quartier culturel

inauguré avec le Grand Théâtre de Dominique Perrault, il incarne le mariage entre modernité et patrimoine. Avec ses 8 salles, dont une de 428 places équipée d'un écran de 200 m², il a marqué l'histoire locale par son confort high-tech et ses projections grand format. Les Cordeliers, c'est le petit frère moderne, avec pop-corns à portée de mains et réservations en ligne. Mais pendant le festival, il se transforme en laboratoire d'émotions, où films d'auteur et spectateurs du samedi soir se rencontrent.

Ce qui est fascinant, c'est que chaque lieu raconte une manière différente de voir le cinéma. Athanor nous rappelle que le film peut être un rituel, et son passé nous montre que les lieux se réinventent sans cesse. Arcé nous montre qu'il peut être une confidence. Lapérouse nous entraîne dans l'aventure collective. Et les Cordeliers nous prouvent qu'il peut aussi se glisser dans le confort quotidien. Ensemble, ces quatre espaces composent une partition unique : celle des Œillades, où l'image se décline en plusieurs tonalités.

Alors, la prochaine fois que vous franchirez les portes d'une salle, souvenez-vous : ce n'est pas seulement le film qui compte, mais aussi l'endroit où vous le regardez. Car le cinéma, aux Œillades, c'est une expérience plurielle.

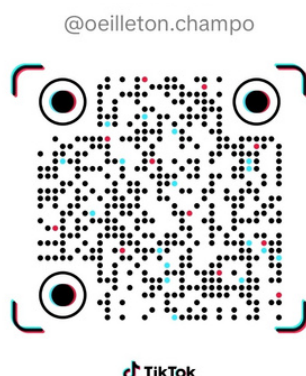
Elwynn



Et vous, dans quelle salle
allez-vous poser votre regard ?



Suivez-nous sur les réseaux !



Suite à vos retours positifs sur nos premières et dernières de couvertures, nous nous sommes dit que vous aimeriez également voir notre affiche !



La programmation d'aujourd'hui :

L'Étranger, 9h15 Cinéma CGR Lapérouse

La danse des renards, 9h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Nouvelle Vague, 14h Cinéma SNA Salle Arcé

La petite dernière, 14h15 Cinéma CGR Lapérouse

Barrage et Linda Linda (court-métrage), 18h Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

À pied de l'œuvre, 18h15 Cinéma CGR Lapérouse

Nous l'orchestre, 20h30 Cinéma CGR Cordeliers

Elle entend pas la moto, 20h45 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Indes Galantes, 23h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Yannick, 01h15 Cinéma Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Des évènements à ne pas manquer !

Les actions ciné-collèges, 9h15 Cinéma CGR Lapérouse

Masterclass "La musique au cinéma", 10h Salle Athanor

Musique de film, 14h Cinéma Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

A pair of red curtains with gold-colored ties and rings, framing a dark grey background. The curtains are pulled back, revealing a list of names in the center.

Séville

Chloé

Coraline

Jeanne

Quentin

Elwynn

Margaux

Anaëlle

Evaelle

Eleanor

Assya

Léa L.

Un grand merci à l'équipe de ce numéro
de l'Éilleton !